

La Couleur de l'Art

Episode 3.3 : Le musée (dé)colonial – Mamadou Boye Diallo : Rendre l'art accessible

[Ping WhatsApp]

[Mélissa Andrianasolo]

Hello Salif ! Petit message pour te souhaiter une bonne année 2022 ! J'espère que tu vas bien, donne-moi de tes nouvelles, est-ce que tu es toujours à New York ? Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

[Ping WhatsApp]

[Salif]

Oh Mélissa ! Mélissa, je suis très très touché par ton message. Je vais très bien ! Hamdoulillah, Dieu merci ! Et toi de ton côté ça va ? Les podcasts ?

[Ping WhatsApp]

[Mélissa Andrianasolo]

En fait le podcast que j'ai là, je prépare un prochain épisode! J'ai interviewé... Modboye, Modboye Roller que tu m'avais présenté quand j'étais venue au Sénégal, et...

[Ping WhatsApp]

[Mélissa Andrianasolo]

Ah... Mince, ça a glissé !

J'avais un petit service à te demander. En fait je voudrais... intégrer, tu te rappelles l'histoire, enfin un petit peu raconter comment... ça c'était passé quand on était allés, toi, moi et Saly au musée des civilisations noires. Et je voulais savoir si c'était possible pour toi de faire un vocal où tu me racontes ce que... ce que tu te souviens de cette journée, comment tu t'étais senti accueilli dans le musée et tout, enfin je ne sais pas si tu te souviens ?

[Ping WhatsApp]

[Salif]

En fait cette journée oui, je m'en souviens très bien. Et... ce qui m'a le plus marqué c'était... cette dame, installée à gauche de la porte d'entrée à l'intérieur, habillée tout en noir, de taille, comment dire, fine, derrière une petite table, sur laquelle était posée beaucoup de documents d'informations concernant les activités culturelles à Dakar, sur celles concernant le musée des civilisations noires. Je me souviens, elle m'avait pris pour votre chauffeur... pour votre chauffeur, je ne sais pas pourquoi, parce que peut-être les Sénégalais n'ont pas peut être l'habitude de venir visiter...

[Ping WhatsApp]

[Salif]

Je disais tantôt que peut-être les Sénégalais n'avaient pas l'habitude de venir visiter le musée, ça a été comme une surprise pour elle, je pense bien. C'est pourquoi elle m'a pris pour votre chauffeur, en tant que touriste. Donc ce sont les touristes qui viennent surtout pour découvrir, pour comprendre ce qu'il se passe, c'est quoi l'histoire, c'est quoi... le musée des civilisations noires, qu'est-ce qu'il y a à l'intérieur.

En fait cette curiosité peut-être les touristes... c'est pourquoi peut-être qu'elle m'a pris pour votre chauffeur, j'ai été un peu choqué quand même. Pour l'instant, à l'instant j'ai été un peu choqué, perturbé par son attitude, lorsque je me suis dit voilà, je ne comprenais pas! C'est peut-être dû à ma... je ne sais pas, c'est peut-être dû que je suis Sénégalais et que les Sénégalais n'ont pas l'habitude de venir là-bas.

Au premier moment j'étais un peu froissé, mais avec le recul, avec le recul je ne dis pas qu'elle a totalement faux. Parce que c'était aussi la première fois que je visite le musée. Un musée, un bâtiment que je... je passais à côté presque habituellement, une fois, deux fois,

trois fois, quatre fois par mois, mais je n'ai jamais eu cette curiosité de m'arrêter puis d'entrer à l'intérieur. Je n'ai jamais été tenté, pour aller y voir le musée des civilisations noires.

Bon ! Qu'est-ce qui m'a le plus marqué ? C'est l'histoire quand même, le tracé des millions d'années derrière, avant. L'histoire du peuple africain, du peuple noir, nos origines jusqu'à presque maintenant. J'ai été ébahi, et puis j'ai découvert beaucoup de choses concernant mes origines, et c'est excellent et je conseille à tout un chacun de le faire, s'il peut le faire. C'est riche, c'était riche en enseignements, c'était riche, voilà, en découvertes, c'était vraiment sympa et super. Connaître ses origines c'est important.

Et puis, grâce à vous aussi, parce que vous étiez à Dakar pour visiter, j'ai eu à visiter d'autres lieux, que je n'ai jamais mis les pieds avant vous. Grâce à vous je me suis rendu compte que Dakar voilà, y a des choses à Dakar ! Y a vraiment des choses à Dakar que nous Dakarois peut-être ne prêtons pas attention parce que pas habitués ou bien voilà ! C'est pratiquement nous par exemple lorsque moi j'étais venu en France, je suis allé dans l'intérieur du pays, en campagne, j'ai rencontré après une Parisienne qui m'a dit qu'elle n'a jamais mis les pieds en campagne. Donc aussi quand je viens en France il faut que j'aille à la Tour Eiffel, il faut que j'aille peut-être au Louvre, et puis voilà il y a des Parisiens qui n'ont jamais mis les pieds là-bas. [rises] Je crois que c'est cette curiosité aussi, qui nous anime de part et d'autre des deux côtés, c'est ce qui m'a peut-être, qui m'avait peut-être empêché de visiter voilà.

Donc... avant le musée des civilisations noires c'était, j'étais à Gorée [nlrd : île proche de Dakar] bien avant, j'ai visité Gorée, j'ai visité plein de trucs, mais pas des musées, donc je vous en remercie ! Merci beaucoup ! Le chauffeur vous remercie ! [rises]

[générique de début]

[musique]

[Mélissa Andrianasolo] La Couleur de l'Art, le podcast qui traite de la question de la race dans l'art.

[Nicolas Sarkozy] Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire.

[Casey] Faut être là pour leur montrer qu'il y a pas que des nègres enchaînés sur des scènes, il y a aussi des gens qui parlent tu vois !

[Aimé Césaire] On ne peut séparer le problème du sort de l'art africain du problème du sort de l'homme africain !

[Mélissa Andrianasolo] Et pour vous, quelle est la couleur de l'art ?

[fin du générique]

[bruits de fond, comme un hall de musée]

[Mélissa Andrianasolo]

Quand on arrive au musée des civilisations noires, on est doublement impressionné. D'abord, il se situe à la limite du très chic quartier des affaires de Dakar, juste en face du Grand théâtre National, deux bâtiments qui ont été construits et financés en collaboration avec la République Populaire de Chine. On entre ensuite par un grand portail, sur une route bétonnée, pour arriver face à un immense bâtiment circulaire qui reprend l'architecture d'une case à impluvium de la Casamance. Et puis, quand on pénètre dans l'enceinte du musée, on fait face à une grande salle ronde, au milieu de laquelle trône un majestueux baobab de douze mètres de haut, réalisé par l'artiste haïtien Edouard Duval-Carrié.

Sous cet arbre à palabres, on peut trouver des artefacts, des objets culturels, et d'autres preuves physiques retraçant l'histoire de l'Afrique comme berceau de l'humanité.

Quand je l'ai visité en 2019, il y avait, dans la galerie qui fait le tour de cet îlot central, des portraits des grandes figures africaines comme Thomas Sankara ou encore Léopold Sédar Senghor.

[le bruit de fond cesse]

[Mélissa Andrianasolo]

Le projet de ce musée avait d'ailleurs été pensé par le poète et ancien Président du Sénégal, qui plaçait la culture au centre de son idéologie politique. Aujourd'hui le musée

semble porter de grandes ambitions, comme l'expliquait Hamady Bocoum, archéologue et directeur général du musée des civilisations noires, dans le journal Le Temps, en mars 2020.

[Anthony, lisant la citation du journal]

Au musée nous avons opté pour quatre grands partis pris : ne pas être un musée chromatique, ne pas être un musée ethnographique, ne pas être un musée anthropologique, ne pas être un musée subalterne, c'est à dire ne pas chercher à copier ce que font les musées du Quai Branly, ou le Smithsonian.

[Mélissa Andrianasolo]

Le directeur général nous parle aussi de la volonté de l'institution de s'inscrire dans une tradition panafricaniste. Pourtant...

[Anthony, lisant une citation de Amzat Boukari-Yabara]

Il ne suffit pas de regrouper différentes choses d'un peu partout en Afrique pour s'inscrire dans du panafricanisme. Le musée des civilisations noires s'inscrit dans une forme de, je ne vais pas vous dire d'impérialisme culturel du Sénégal, mais le Sénégal a toujours été un pays privilégié, dans une certaine visibilité et production culturelle.

[Mélissa Andrianasolo]

Amzat Boukari-Yabara, sur France Culture.

Ce que souligne le militant panafricain, c'est que cette construction n'est pas exempte de rapport de domination, entre États africains comme à l'international. Si je vous ai dit tout à l'heure, l'air de rien, que le musée avait été co-construit avec la Chine, ce n'est pas pour rien.

Et puis... Il faut savoir que l'État sénégalais avait souhaité asseoir son pouvoir culturel en restant l'un des seuls pays d'Afrique de l'Ouest à disposer d'un équipement culturel

moderne, ce qui lui permet de se positionner en termes de marché de l'art, ou encore dans le monde académique et institutionnel mondial.

D'ailleurs, si on souhaite parler de rapports de domination à l'échelle plus locale, il faut aussi s'interroger sur la réception du musée par le public. Mais quel public ?

Toujours dans l'interview donnée par Hamady Bocoum au journal Le Temps, celui-ci explique.

[Anthony lisant une citation d'Hamady Bocoum]

On touche déjà les lettrés qui parlent français et/ou anglais, les élèves des écoles qui viennent en visite. On aimerait encore toucher les gens qui ne parlent que l'une de nos langues nationales. On est en train de mettre au point une solution numérique, qui permet de télécharger les informations en peul ou en wolof sur son smartphone.

On va également équiper un muséobus afin d'aller dans les banlieues, et peut-être dans certaines autres villes du Sénégal. On pense que ces populations ne s'intéressent pas à la culture mais ce n'est pas vrai ! Il faut simplement leur parler dans leur langue. C'est pour ça qu'on a recours à l'intelligence artificielle, aux écrans et aux téléphones portables. Le taux de pénétration du téléphone en Afrique est incroyable parce que c'est une revanche de l'oralité.

[Mélissa Andrianasolo]

Bien sûr la question de la langue est centrale, puisqu'elle permettrait de rendre le contenu du musée beaucoup plus accessible aux populations locales. Et d'ailleurs, le fait que le musée ait d'abord été pensé en français et en anglais veut déjà dire quelque chose du public qui était ciblé.

Alors, est-ce que tout ça n'est qu'une question de langue ? Et surtout, est-ce que l'intelligence artificielle est la meilleure réponse pour toucher les populations locales ?

Dans l'épisode d'aujourd'hui, nous allons justement sortir du musée tel que nous le connaissons. Et pour ça, je vais vous emmener dans un des quartiers les plus populaires de Dakar. Là-bas, grâce à mon ami Salif, que vous avez rencontré en introduction et qui vous a raconté sa première visite au musée, j'ai rencontré Mamadou Boye Diallo.

Nous avons discuté de ces rapports de domination. Vous le verrez, il va un peu plus loin que monsieur Hamady Bocoum sur la question de l'accessibilité du musée.

[extrait musical, Bisquit Soul de Nordgroove]

[Mélissa Andrianasolo]

Mamadou Boye Diallo est un artiste, conservateur du quartier de la Médina, collectionneur, fixe, et commissaire d'exposition. Et ouais tout ça en même temps ! Et si ses alias sont "Modboye Roller" ou encore "Patin", c'est parce qu'il est une figure bien connue du quartier, qui se déplace toujours à roulettes.

[bruit d'une personne en patin qui s'approche et freine]

Mais comme toujours, je vais laisser la parole à mon invité pour qu'il s'introduise comme bon lui semble.

[Mamadou Boye Diallo]

Je m'appelle Mamadou Boye Diallo. Je suis né dans un quartier très populaire de Dakar, la Médina, le 9/10/1988, et je bosse dans la culture depuis une douzaine, treizaine d'années maintenant. Et je suis le Président de l'association Yataal Art, qu'on a créé en 2010, qui est une association d'actions culturelles, sociales, artistiques, et touristiques.

Et mon travail personnel, je suis un artiste, mais je travaille sur des installations en bouteilles plastiques, et à part ça aussi je suis un commissaire d'expos, j'organise des expos hors aussi, des quartiers.

Et je collectionne un artiste que j'aime bien, qui est Pap'Diop, qui est un artiste d'art brut, qui est dans la Médina, que je connais depuis 2001 mais que j'ai commencé à collectionner depuis 2014.

[Mélissa Andrianasolo]

Pap'Diop est un artiste qui a une place toute particulière pour Modboye, à la fois dans son parcours personnel, mais aussi dans sa façon d'appréhender l'art et les artistes.

[Mamadou Boye Diallo]

Le travail de Pap' Diop, qui est un artiste d'art brut, c'est un "fou" comme ils l'appellent mais que je considère comme un génie, tu vois. En fait qui ne fait pas de l'art pour la gloire mais qui le fait par nécessité !

C'est quelqu'un qui passe son temps à peindre, matin, midi, soir, mais avec du charbon, huile de moteur, café, mégots de cigarettes comme pinceaux. En fait, il ramasse tout et il le transforme en œuvre d'art tu vois. Et c'est quelqu'un aussi qui travaille sur le mur, sur le sol, et sur des contreplaqués.

Du coup depuis 2014 je le collectionne personnellement, et aujourd'hui je suis à plus de 3500 contreplaqués que j'ai chez moi, que je n'ai pas acheté, que j'ai juste ramassé en allant tous les jours et vraiment, et aussi en le filmant, en l'enregistrant, et je commence à avoir plein d'autres idées tu vois. Aussi sur, comment, vraiment promouvoir l'art brut ici tu vois.

Parce que voilà je, je n'ai pas appris l'art dans des académies et tout, c'est juste j'ai des inspirations et j'aime peindre aussi. J'ai su que c'est un Français qui s'appelle Jean de Buffet qui a créé la notion de l'art brut et tout, mais c'était beaucoup plus des gens qui ont été repérés dans des hôpitaux psychiatriques ou dans des prisons de réinsertion sociale. Alors qu'ici les fous ils errent dans la rue, tu vois. Et vraiment aussi je voulais faire une chose profonde sur ça et voir vraiment comment développer l'art brut ici mais c'est une autre dynamique quoi. Pas juste dans les hôpitaux psychiatriques ou dans les prisons de réinsertion sociale.

[Mélissa Andrianasolo]

On comprend tout de suite que pour Mamadou, ce qui lui importe c'est avant tout de développer la dynamique de son quartier, et de garder des traces, des archives, de ce qui s'y produit artistiquement.

C'est ce qu'il fait en collectionnant les contreplaqués de Pap'Diop, en le filmant et en le faisant connaître au reste du monde. Il fait un véritable travail de conservation. Et d'ailleurs,



je lui ai demandé, comment est-ce qu'il se désignait lui-même ? Si le terme de conservateur de musée lui parlait, et comment il se situait par rapport à toutes ces étiquettes ?

[Mamadou Boye Diallo]

En 2016 j'ai eu à faire, en 2018, ou 2000-je sais plus quand, j'ai fait mon académie dans l'euroacadémie tu vois. J'ai fait une académie de commissariat d'expo et tout. Aujourd'hui je peux dire que je suis un commissaire d'expo mais sinon aussi, moi en fait on m'apprend toujours des nouveaux mots !

Il y a deux ans, trois ans, j'ai appris que j'étais un fixeur, parce que je fais des *fixing*. La plupart des presses internationales ou bien le musée à ciel ouvert aujourd'hui, les plus grands clips qui sont tournés au Sénégal ils sont tournés là, si tu regardes le clip de Kery James, *Douleur ébène*, ils l'ont tourné au musée à ciel ouvert, si tu vois Kids united avec Angélique Kidjo, Youssou Ndour, ils l'ont tourné.

Donc aujourd'hui même il y a des publicités de plein de choses qui sont tournées dans le quartier, alors que des fois aussi je bosse aussi avec plein plein de boîtes de com' qui viennent, qui ont besoin de cours ou bien d'espaces ou bien... je leur montre des espaces mais apparemment c'est le *fixing*, tu vois.

Donc peut-être c'est des nouveaux travaux et tout, je ne saurais pas moi qualifier... voilà sur des mots et tout.

Mais bon je sais que j'essaie d'évoluer et d'avancer et de faire ce qui est dans ma tête.

[Mélissa Andrianasolo]

Son discours ne vous rappelle rien ? Perso il me rappelle une intervention de Michaëlle Sergile, qu'on a pu entendre dans l'épisode Nigra luventa, perspectives du Québec.

[Michaëlle Sergile]

Il y a beaucoup d'artistes qui n'ont pas nécessairement faits les bancs des universités, qui ont beaucoup de choses à dire, qui sont très très actifs, très politiques, mais qui sont

autodidactes et par le fait qu'ils soient autodidactes il y a beaucoup plus de pression sur ces artistes-là aussi, et une difficulté à rentrer dans des espaces institutionnels et d'avoir une reconnaissance.

Et c'est une chose qui... je suis très contente d'ailleurs de faire partie de l'équipe encore, à Nigra luventa on réfléchit aussi à ces questions-là. Puis c'est de pouvoir mettre dans un espace institutionnel des artistes qui ont une reconnaissance mais aussi des artistes qui sont émergents, qui n'ont pas nécessairement eu le même parcours, qui n'ont pas été sur les bancs universitaires, et qui portent un discours.

Donc ça je trouve que c'est quelque chose qui est encore lacunaire aussi ici, et qui en termes de...de... de changements, c'est beaucoup plus à petite échelle que c'est fait, donc déjà avec les centres d'artistes, ensuite les galeries ensuite les institutions. Mais c'est une des choses qui me préoccupent beaucoup parce qu'on a tendance à porter un discours très académique en sortant des bancs universitaires.

Puis est-ce que c'est vraiment cette direction qu'on a envie de prendre ou est-ce que c'est aussi de réfléchir aux arts visuels, avec des artistes qui sont autodidactes, qui vont avoir des réalités complètement différentes, qui vont avoir un discours complètement différent sur le milieu artistique, mais qui ne sont pas nécessairement considérés parce qu'ils n'ont pas eu le même parcours académique.

Donc pour moi pour vraiment se dire qu'on avance c'est oui une question de structure, qui siège dans quelle position, mais c'est aussi de se dire qu'il faut décentrer aussi tout ce qui va être très très très académique pour se dire qu'on a vraiment une vision globale de la représentation des artistes. Est-ce qu'on a besoin d'une formation, est-ce qu'on a besoin d'avoir été sur les bancs universitaires pour pouvoir se dire que vraiment, le commissariat nécessite telle, telle, telles études.

Donc là je suis dans un entre-deux où je me dis au final, ça peut être intéressant d'avoir la vision d'un artiste ou d'une artiste qui s'essaie en tant que commissaire, parce que c'est aussi de finalement de porter deux chapeaux et de réfléchir au fait que oui on réfléchit à l'exposition, à sa mise en espace, au sens de l'exposition. Mais c'est aussi de réfléchir finalement en tant qu'artiste qu'est-ce que, quelle approche j'aimerais avoir avec un commissaire, ou quelle approche est nécessaire pour une bonne compréhension entre l'artiste et le commissaire.

Donc je trouve que c'est quelque chose d'assez agréable de pouvoir passer de, de... passer du chapeau d'artiste ensuite au chapeau de commissaire en ayant l'expérience d'être artiste aussi.

[Mélissa Andrianasolo]

Alors cette réflexion ne nous mènerait-elle pas sur la voie de la décolonisation du musée ? Revenons au Sénégal, et faisons justement un lien direct avec la période coloniale.

J'ai demandé à Mamadou Boye Diallo de nous parler un peu plus du quartier de la Médina, et de son histoire.

[Mamadou Boye Diallo]

Oui en fait... la Médina en fait c'est le deuxième arrondissement de Dakar parce que la Médina a été créée en 1914. Nous nos grands-parents ils habitaient au Plateau, c'était pendant la colonisation, et l'Afrique occidentale française. Et du coup il y a eu une épidémie de peste en 1914, ils ont voulu décentraliser toute la population autochtone qui était au Plateau, en se disant que c'est eux qui amenaient la peste et tout.

Et à ce moment il y a eu pas mal de manifestations et de contestations, et c'est par la suite qu'un grand Marabout qui s'appelle El-Hadji Malick Sy, est venu donner le nom du quartier Médina en faisant illusion [ndlr: allusion] à la Mecque, et à Médine.

C'est comme ça que le quartier est né. Donc voilà on est nés dans ce quartier populaire où on voyait des architectures coloniales de 1914 et de 1935, qui est aujourd'hui en voie de disparition. Et c'est un peu pour cela aussi que Yataal Art essaie d'investir beaucoup dans le quartier, tu vois. Pour préserver cette histoire, ne pas l'oublier et pouvoir la raconter et la promouvoir quoi.

[Mélissa Andrianasolo]

La question de la mémoire, de l'histoire, mais aussi de la transmission sont centrales. Mais il y a une autre raison extrêmement importante pour laquelle Mamadou Boye Diallo a créé Yataal Art.

[Mamadou Boye Diallo]

En fait Yataal Art est née dans un contexte où l'art n'est pas accessible à la population locale. Il y a eu pas mal de galeries, de musées mais ces endroits ne sont pas accessibles au menuisier, au mécanicien, aux personnes lambda qui sont dans les populations locales.

Et on savait qu'aussi tous les plus grands artistes qui sont aujourd'hui exposés et qui sont écoutés partout dans le monde, qui viennent en Afrique ou au Sénégal, ils viennent dans des quartiers très très populaires et c'est ce qui leur donne de l'inspiration en fait. Donc pour essayer de changer la donne, aussi au lieu de rester à critiquer, on s'est dit bah pourquoi ne pas faire une association Yataal Art? Où l'association en 2007 est d'inviter des artistes pour embellir les anciennes façades de la Médina, c'est des anciennes maisons détériorées qu'on donne une seconde vie avec des artistes locaux et internationaux pour embellir un peu notre quartier en se préparant pour les 2014 qui étaient les 100 ans de la Médina, on voulait fêter ça en ouvrant un musée à ciel ouvert qui est accessible à tout le monde.

Du coup en fait nous notre objectif c'est de chercher des autorisations avec les familles mêmes du quartier là où on habite, pour essayer d'améliorer les façades, de donner une seconde vie, le *deal* c'est de venir, de trouver l'autorisation et d'amener des artistes qui vont venir embellir de fresques en contrepartie il partage le déjeuner avec la famille, tu vois.

Si il leur reste de la peinture ils le pourront en garder dans la maison tu vois, et aussi s'ils ont besoin de l'eau et tout pour mélanger, qu'ils le fassent aussi avec la maison.

[Mélissa Andrianasolo]

Alors on arrive enfin au cœur du sujet. L'accessibilité du musée et de l'art en général. Mamadou Boye Diallo nous le dit comme un état de fait : le menuisier, le mécanicien, les locaux ne sont ni dans les galeries, ni dans les musées. Et ça, ce n'est pas tellement l'apanage du Sénégal.

[extrait musical, Bisquit Soul de Nordgroove]

[Mélissa Andrianasolo]

Déjà en France, selon le ministère de la Culture en 2018, quand 62 % des cadres supérieurs avaient visité au moins une exposition dans l'année, seulement 18 % des employés et des ouvriers l'avaient fait. Ça c'est pour les questions de classe. Mais on n'oublie pas la dimension de race.

Selon un article nommé *Exhibiting inclusion: an examination of race, ethnicity, and museum participation*, datant de février 2021, environ 23 % des adultes américains visitent une exposition par an. Parmi ces personnes, 27 % sont blanches, seulement 17 % sont afro-américaines et 16 % latino-américaines. De telles études n'existent pas à ma connaissance en France, probablement à cause de la frilosité qui existe à propos de l'établissement de statistiques ethniques, un débat assez complexe que nous n'avons pas le temps de développer ici, mais je vous mettrai quelques références en description si vous souhaitez approfondir le sujet vous-mêmes.

D'ailleurs, une autre chose apparaît tout de suite dans le discours de Mamadou Boye Diallo. Ce qu'il fait, ce n'est pas une copie de ce qui se passe en Occident. L'art qu'il met en avant n'est pas de l'ornement, ni de la décoration. C'est un art vivant, vecteur de liens sociaux et profondément ancré dans la vie de son quartier.

[Mamadou Boye Diallo]

Pour nous aussi le street art ce n'est pas un truc qui a été copié de l'Occident quoi, ça a toujours existé ici à travers les salons de coiffure, les boutiques, les salons de massage, les menuiseries, tout est écrit avec de la peinture en fait. Ce n'est pas des enseignes comme en Europe et tout, donc je pense qu'il fallait se l'approprier vraiment pour montrer une autre facette. Et qu'aussi le street art c'est pas juste sur des routes nationales, [bruits de voitures sur une route], sur des tunnels, des ponts ou des passes. Pour juste pour le plaisir des yeux mais ce sont des murales qui sont vivantes, parce que ce sont des murs où devant ces murs il y a des menuisiers qui travail, [bruits de scie sur du bois], des femmes qui font leur linge, [bruits de marteau], y a des baptêmes, y a des mariages, des décès, des fêtes tu vois ?

Tout derrière ces murs-là et le soir aussi tu retrouves les jeunes assis [bruits de liquide qu'on verse dans un verre] sur le mur en train du thé, donc c'est une murale vraiment multi fonctionnelle qui n'est pas juste sur une route nationale, en train d'embellir les routes mais c'est d'embellir l'habitation du quartier même, de donner une seconde vie, de faire revivre tu

vois. De faire bouger et emmener aussi d'autres gens qu'ils viennent découvrir et partager avec nous ça quoi.

Donc c'est comme ça qu'on a commencé avec Yataal Art le musée à ciel ouvert. Du coup qui a vraiment pris maintenant de l'ampleur.

[Mélissa Andrianasolo]

D'ailleurs des quartiers avec des murs peints par des street artistes, ça se fait de plus en plus, de partout. On voit *popper* par-ci, par-là, des festivals de street art, développés et subventionnés par les mairies. Est-ce qu'on peut pour autant appeler ça un musée ?

Jusqu'où peut-on aller pour réinventer le musée ? Et est-ce que le musée, ça se limite à des successions de salles, remplies d'œuvres accrochées sur des murs blancs ?

[Mamadou Boye Diallo]

Au début il n'y avait pas de musée à ciel ouvert, au début c'était juste embellir des fresques murales et tout. Mais en 2014 c'était nécessaire, on a pensé à ça à partir de 2013, parce que 2014 c'était les 100 ans, les 100 ans de la Médina, ça a fait vraiment le déclic, tu vois.

On a évolué comme ça, ça nous a inspiré, on s'est développé même sur l'exposition dans les maisons coloniales et tout, l'inspiration est venue en s'apercevant que les 100 ans de la Médina c'est l'année prochaine. Et aussi il y avait un comité des festivités du centenaire de la Médina où j'étais le représentant des jeunes dans ce comité. Donc ça m'a permis aussi de connaître beaucoup beaucoup de personnes du troisième âge et tout, j'ai développé et ça m'a vraiment ouvert l'œil, et vouloir aussi utiliser ça parce que nous on avait de fougue de jeunes artistes, mais en fréquentant les vieux dans ce comité ça m'a beaucoup inspiré de reprendre le concept et de vraiment le valoriser mais de mettre en avant le quartier, la Médina même, tu vois.

Donc le projet, l'âme c'est le quartier même, après les idées, les projets, les concepts, ils arrivent quoi. On ne voulait pas se limiter juste sur l'art urbain, donc on a créé à partir de 2014 le concept d'exposer dans les maisons coloniales, ce sont des maisons qui n'ont pas de portes, qui sont accessibles à tout le monde, ce sont des cours tu vois. Parce que pour nous aussi ce n'était pas intéressant de venir juste sur quatre murs blancs, et de faire des expositions et faire venir notre lobby. Mais c'était vraiment des expositions d'art

contemporain dans ces maisons où le commissaire d'expo même est issu de la maison, c'est lui qui t'accueille, qui t'explique, qui te met à l'aise quoi.

Et en fait c'est une exposition aussi où tous les jours tu peux venir visiter, tu vas trouver une autre dynamique. Parce que si tu vois dans la cour des gens tous les jours ils préparent un nouveau plat, tous les jours ils vont au marché, tous les jours ils s'habillent, des fois ils étendent leur linge, donc ce sont vraiment des maisons qui sont ouvertes, qui ont une dynamique, qui ont une profondeur tu vois.

Et je pense ne serait-ce que vivre ça avec eux c'était important, parce que l'objectif de base c'est d'exposer les maisons même chez eux, ils ont les anciennes photos de leurs grands-pères, grands-mères, qu'ils expliquent vraiment leurs histoires, à travers leurs, leurs premières marmites tu vois. Mais ça c'est des trucs à venir. Mais il fallait vraiment les mettre en confiance donc on a commencé par inviter d'autres artistes qui viennent exposer chez eux. Du coup en fait on fait des expositions itinérantes, on prend des fois huit maisons ou quatre. Si ce sont huit maisons, chaque maison aura son propre vernissage et si c'est quatre ça va être itinérant, c'est une déambulation, on passe de maison en maison.

Donc voilà ça aussi ça nous a permis d'avoir une autre vision de l'art, sur l'art contemporain et tout. Ce sont des maisons d'architecture coloniale tu vois, toutes ces maisons ce sont des maisons qui sont habitées par des médinois. Parce qu'en 1914 la population, la plupart des populations, quand ils se déplaçaient de Plateau à la Médina ils venaient avec leurs maisons, c'étaient des maisons en bois, en baraque. De 1914, ce sont des maisons qui racontent des histoires. Et sinon aussi il y a des maisons de 1935, elles, déjà il n'y a pas deux trois cités dans le quartier ou ce sont des cités qui ont été créées, qui s'appelaient les cités économiques. C'étaient des gens qui travaillent dans l'administration française qui habitaient dans ces maisons tu vois. Parce que quand on déplaçait la population noire de Plateau à Médina on ne leur a pas donné de titres fonciers, ils avaient juste des permis d'occupation et des bails. Maintenant les familles qui sont restées aujourd'hui qui arrivent à avoir leur titre foncier, ils revendent ou bien ils vont à la banque, emmènent le titre foncier pour pouvoir casser cette maison et en faire un *building*. Mais pour nous c'est un peu effacer cette histoire quoi.

Donc le combat c'est au moins d'en préserver quelques uns et d'en faire des maisons culturelles. Et c'est pour cela qu'aussi on organise des expos dans ces maisons parce que ce sont des maisons d'architecture coloniale mais ce sont des gens qui habitent là-bas, ce sont des médinois qui sont nés là-bas, grandis, tu vois, c'est leurs grand-pères qui ont déménagé quoi.

[Mélissa Andrianasolo]

Personnellement, je trouve que l'initiative de Yataal Art est extrêmement intéressante et novatrice à plusieurs niveaux. C'est un projet qui mêle à la fois l'art, l'histoire, la vie de quartier, l'éducation populaire et l'accessibilité à la culture. Tout ça en mettant au centre des choses, l'interaction humaine. C'est une initiative faite par les habitants du quartier, pour les habitants du quartier.

Et donc on n'a pas une institution extérieure qui vient s'implanter pour apporter la culture dans un endroit où il n'y en aurait pas. On part de ce qui est déjà là, et on le fait vivre. C'est donc une démarche aux antipodes du colonialisme et c'est peut-être pour ça qu'elle fonctionne aussi bien.

De quoi en tirer des leçons non ?

[Mamadou Boye Diallo]

Donc voilà la démarche de notre art c'est vraiment d'embellir le quartier quoi. Et pourquoi ce n'est pas trop difficile aussi c'est parce qu'on ne demande pas l'autorisation à la mairie, on demande l'autorisation à la maison même. Vu qu'on est né dans le quartier, grandi dans le quartier on se connaît tous aussi quoi, on connaît tous les vieux et tout. Donc si la maison te donne son autorisation de faire des tronçons muraux, déjà c'est un plus, tu vois.

C'est beaucoup plus facile pour nous que d'investir les routes nationales ou les écoles, tu vois, où tu dois demander l'autorisation à la mairie, tu ne sais pas si tu l'auras ou pas, en fait tu es limité quoi.

[Mélissa Andrianasolo]

Puisque Mamadou a abordé le sujet de ses relations avec la mairie, j'ai voulu creuser son rapport aux institutions.

[Mamadou Boye Diallo]



Bah la mairie ils ne nous ont jamais aidé, ils ne nous ont jamais sollicité, nous aussi pareil. Nous on ne fait pas des demandes à la mairie et tout, on fait de l'art pour notre cité, pour commencer, c'est de l'embellir et tout. Et eux ce qui les intéresse plus c'est de la politique politicienne. C'est juste pendant les élections qu'ils essaient de rencontrer des gens sinon... voilà ils ont leur lobby tu vois. Et ça ce n'est pas juste eux, c'est la plupart du mouvement culturel ici tu vois, c'est un lobby de groupe, c'est un groupe d'amis, de copains et de coquins, tu vois. Qui font ce qu'ils veulent et tout mais bon nous on n'attend rien d'eux on essaie juste de percer par nous-mêmes.

[Mélissa Andrianasolo]

Je lui ai ensuite demandé ce qu'il pensait du musée des civilisations noires. Et oui, si j'ai commencé cet épisode en parlant de ce musée, ce n'est pas un hasard !

[Mamadou Boye Diallo]

Oui je suis allé trois fois mais j'avais ma carte d'éducation. Les deux fois c'était l'inauguration du musée, et la troisième fois c'était une expo. En fait ce sont des endroits, ce sont des musées de civilisations noires que vraiment moi je critique! Tu vois? Parce que voilà les populations locales n'ont pas accès à ces musées, on ne sait pas ce qu'il se passe, même quand ils font des anniversaires du musée, ils sont obligés de faire des cartes parce qu'il y a le ministre qui vient, et quand il entre tu trouves que des costumes cravates, des belles caisses et tout, donc c'est un peu un endroit d'élitistes quoi.

Et aussi je vois vraiment des publicités que je n'aime pas sur le musée, c'est qu'il y a beaucoup de gens qui viennent exposer là-bas tu vois, comme je ne sais pas on dirait que c'est un endroit qu'on loue aux personnes qui ont des sous pour venir faire des expos quoi. Mais pas pour le rendre accessible à tout le monde, donc voilà, moi je sais que je critique là-bas, je suis passé, mais... [souffle] ça ne me convainc pas pour le moment parce que l'esprit des musées de civilisations noires ce n'est pas ce que j'ai vu là-bas.

[Mélissa Andrianasolo]

Bon, comme ça au moins c'est clair. Mais, il ne s'agit pas de critiquer une institution en particulier, le problème semble bien plus large et profond.

[Mamadou Boye Diallo]

En fait c'est pour cela qu'aussi si tu vois les galeries, les musées, les musées publics, les galeries publiques et tout ils sont fermés, je pense que c'est beaucoup plus pour des locations et tout. Mais si tu rentres au fond même je pense que même l'art sénégalais il est un peu colonisé tu vois.

Parce que si tu vois la plupart de ces galeries ou de ces musées, ils n'appartiennent pas à des Africains en fait tu vois. Ils exposent quelques Africains et... tout et je ne les blâme pas parce qu'aussi ils louent des espaces, ils ont des secrétaires, ils ont des trucs et tout.

En fait je le dis avec toute honnêteté mais ce n'est pas... je ne dis pas pour le racisme et tout parce que ma femme elle est blanche tu vois [rires]. Donc ce n'est pas, c'est juste en fait quand on doit dire ou mettre des trucs sur la table on le met sur la table quoi, et je pense qu'aussi ce sont, mêmes les biennales et tout ce n'est pas coup ce n'est pas connu par les... tu rentres tu arrêtes un taximan tu lui demandes il connaît biennale ? Il connaît pas !

Les carrapides [ndlr : conducteurs de minibus] tu leur demandes ils ne connaissent pas ! Parce que la communication elle est beaucoup plus orientée à l'international.

[Mélissa Andrianasolo]

On retombe sur ce qu'on disait au début de l'épisode. Si les musées cherchent à se rendre accessibles, peut-être ont-ils intérêt à se tourner vers ce genre d'initiatives et de personnes, et à en comprendre le véritable potentiel.

[Mamadou Boye Diallo]

Mais nous, vraiment on va aller au-delà, c'est aussi de donner, d'inspirer même aux commissaires d'expo qui sont là, de leur prendre tout en main, de chercher des espaces, que l'état les aide aussi, l'accès à la terre et tout. Parce qu'on a beaucoup beaucoup de potentiel tu vois, et je pense que c'est important pour nous aussi quoi tu vois.

Mais je trouve aussi il y a une citation de Thomas Sankara qui m'interpelle beaucoup. Il dit qu'il faut apprendre à l'enfant à être d'abord et avant tout un être social, c'est-à-dire un homme, et non pas un individu quoi. Donc je pense ça moi.

Dans ces quartiers populaires et tout, on peut nous aider aussi. Pas pour nous donner des sous et tout mais nous donner l'accès à cet espace parce qu'il y a plein d'espaces tu vois. Les maisons culturelles pour nous ce sont des cimetières d'artistes, les artistes ils n'ont pas droit et tout, et la plupart des espaces ils sont juste loués. Heureusement pour nous on s'attaque à l'espace public, tu vois, donc c'est pour cela qu'aussi on a essayé de développer cette indépendance, parce que la dépendance ça dépend des subventions, des fonds, des multinationalistes, des marques, d'état et tout. Ça dépend aussi tu vois du politique, des hommes politiques qui viennent juste chercher du poids politique, mais aussi ça, ça dépend par le développement local aussi quoi. Tu vois, je pense qu'on peut vraiment avancer par nous-mêmes, tu vois et avoir notre indépendance, de communiquer, de parler, de dire ce qu'on pense et tout, pas avec calcul derrière quoi.

Aujourd'hui on est très fiers, on peut aborder tous ces sujets en pleine ouverture et il n'y aura pas d'aléas de pensée ou de calculs quoi. Nous on a un musée à ciel ouvert qui est dans la rue, ouvert. Eux ils ont des espaces fermés, où la population locale n'a pas accès tu vois, ils font ce qu'ils veulent avec qui ils veulent. Moi ça ne me tentait d'aller dans leurs vernissages et de voir mais, je ne trouve pas trop trop de dynamiques, bon. Et aussi voilà s'ils veulent bosser avec nous, ils n'ont qu'à venir nous voir tu vois. Mais nous on reste dans notre musée à ciel ouvert quoi, parce qu'on voit dans ces endroits ça ne nous rassure pas quoi, tu vois.

Donc c'est pour cela que voilà on reste à la Médina, on fait nos activités là-bas. Donc voilà voilà, on attendait qu'ils viennent nous consulter, rendre, au moins connaître notre travail, savoir ce qu'on fait et tout, mais bon ils ont leur groupe d'amis.

[Mélissa Andrianasolo]

Je crois très sincèrement que cette parole franche et sans détours est précieuse pour toute institution qui aurait vraiment la volonté de se remettre en question.

Et, pour terminer cet épisode, je vais laisser Mamadou nous en dire plus sur sa vision des choses, quant au développement de ce musée à ciel ouvert, car il ne veut surtout pas que la Médina devienne une attraction touristique vide de sens.

[Mamadou Boye Diallo]

Mais sinon par rapport au relais touristique c'est que la Médina, moi je ne veux pas qu'elle soit Gorée [ndlr: île qui a été au centre de déportation pour l'esclavage]. C'est bien beau on montre les maisons des esclaves, les gens ils passent avec des chaloupes et tout. Mais je pense que Gorée on doit montrer, parce que Gorée c'est le symbole de la colonisation de un, et de deux pour moi c'est le symbole de la décolonisation. Parce que si tu montres juste tes blessures, et tu ne montres pas tes forces, pour moi ce n'est pas important quoi. Mais je vois eux aussi c'est très cool qu'ils aient conservé cette architecture tu vois, et pour pas que ça soit détruit pour des multinationalistes ou pour des milliardaires. Et qu'au contraire ça doit même être restauré. Mais je pense aussi il faut mettre l'accent sur les Blaise Diagne [ndlr : premier député africain élu à la Chambre des députés française en 1914] et tout, montrer Gorée autrement, que Gorée l'histoire qu'on nous raconte tu vois, Gorée il a beaucoup beaucoup de forces, il a traversé beaucoup beaucoup d'épreuves, tu vois. Gorée c'est un survivant quoi.

Mais sinon quand tu dramatises l'histoire, Gorée il y a eu des révolutionnaires, parce qu'il y a le port des sans retours et tout et tout, ça rejetait là-bas des gens qui refusaient d'être bâillonnés et tout. L'histoire, il faut raconter cette histoire tu vois, avec fierté, avec hargne ! Pas... parce que comment on le raconte c'est comme une domination quoi. J'étais ici et vous avez fait ham [ndlr]. Et moi j'aime pas, moi Gorée je le raconte avec force tu vois, avec hargne, avec honneur quoi ! C'est ça le... tu vois. Mais le raconter avec toute faiblesse , oui maisons de déportés et tout, voilà. Mais il y a eu beaucoup beaucoup de choses, il y a eu des choses qui refusaient tu vois, il y a eu des gens qui ont survécu tu vois.

Et voilà, et pourquoi ne pas même faire la maison de la diaspora, pour ceux qui sont les ancêtres qui sont partis, que l'arrière petit-fils et petite-fille, viennent nous raconter aussi tu vois. Pour nous ce sont les trucs comme ça qui sont importants quoi.

Donc voilà il y a un musée à ciel ouvert qui est là, je fais les visites guidées tous les jours mais je n'ai pas envie de m'inscrire sur Trip Advisor, ou bien sur le Routard ou bien sur je sais pas quoi tu vois. Moi je fais les visites guidées du musée ouvert quand tu m'appelles, c'est le bouche à oreilles qui m'intéresse. La plupart des gens qui m'appellent, ils sont recommandés par d'autres personnes, ils me disent même des gens que je connais pas mais c'est une recommandation que je... je privilégie. Parce que là où je donne mon rendez-vous c'est sur le parking du village artisanal de Soubédioune, c'est un village

artisanal. Donc au village artisanal où je prends le départ, si je veux je peux prendre des affiches là-bas, pour dire il y a un musée à ciel ouvert à côté, pour coopter tous ces touristes.

Mais comme je dis, les fresques murales ils ont été fait par la population pour eux-mêmes à la base, donc la plupart du temps ils sont assis chez eux, ou bien ils travaillent, ou bien ils sont dans leurs activités, moi je ne trouve pas intéressant toutes les une heures de faire les visites guidées du musée à ciel ouvert, mais de le faire pour des gens qui ont vraiment envie de venir. Il y en a même d'autres qui me disent tu es difficile à trouver, tu es... je ne sais pas [rires]. Mais en fait c'est ce qui est important pour nous, en fait c'est le temps que tu prends, ça ne doit pas être juste un épanouissement parce que tu as deux heures mais c'est un avis quoi.

Mais voilà, donc c'est un peu ça le musée et les visites guidées je les fais payant 5000 par personne et tout. Mais bon en fait je préfère garder cette indépendance quoi en fait comme je dis, pas avec publicité, promotion, nanani, nanana. Aujourd'hui Dieu a fait que on a eu beaucoup d'articles sur le New York Times, BBC, plein tu vois, AFP on a eu beaucoup beaucoup, Jeune Afrique, plein plein de presse internationale parce qu'aussi c'est notre communication qui nous a donné ça quoi. Mais ce n'est pas un truc qui vient de Trip Advisor ou de trucs touristiques quoi tu vois, pour moi c'est pas intéressant.

Voilà en fait mais à travers l'art j'essaie vraiment de rester moi-même, et de le développer localement et tout donc, voilà, mon objectif c'est vraiment de promouvoir l'art ici, et voilà qu'on se donne aussi notre propre point de vue quoi. Parce que pour nous en fait l'art ici c'est beaucoup plus, mêmes les gros artistes sont... sont nommés je dirais par les grosses presses occidentales, ce sont eux qui mettent le tabac sur un artiste pour qu'on dise que c'est un grand artiste, alors que... même son pays ou son quartier ne le connaît pas quoi. Donc voilà nous on essaie vraiment de commencer par le bas pour aller peut-être, je ne sais pas peut-être un jour à l'internationale mais on est bien aussi ici! Avec notre concept, avec notre indépendance tu vois, de dire ce qu'on pense et de faire ce qu'on pense aussi quoi.

[Mélissa Andrianasolo]

Dire ce qu'on pense, et faire ce qu'on pense. Faire ce qu'on a dans la tête, je crois que c'est le motto de Mamadou Boye Diallo, et qu'il s'y tient ! Je vais tâcher moi-même de le garder en tête pour La Couleur de l'art.

[générique de fin]

La Couleur de l'art est produit par le studio La Clameur Podcast Social Club. Si vous souhaitez soutenir le podcast, n'hésitez pas à faire un don sur la page helloasso de l'association. Autrice, Mélissa Andrianasolo, mixage Marie-Lou Henry-Viel, merci à Anthony pour la lecture des extraits, merci à Lilith pour la relecture du script, et merci à Nine Severson pour la transcription des épisodes.